Dominic Boyer, *Spirit and System. Media, Intellectuals, and the Dialectic in Modern German Culture*

Chicago-London, University of Chicago Press, 2005, 323 p., bibl., index, ill.

Britta Rupp-Eisenreich

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/13152>

DOI : 10.4000/lhomme.13152

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2007

Pagination : 271-274

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Britta Rupp-Eisenreich, « Dominic Boyer, *Spirit and System. Media, Intellectuals, and the Dialectic in Modern German Culture* », *L'Homme* [En ligne], 184 | 2007, mis en ligne le 21 novembre 2007, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/13152> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.13152>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Dominic Boyer, *Spirit and System. Media, Intellectuals, and the Dialectic in Modern German Culture*

Chicago-London, University of Chicago Press, 2005, 323 p., bibl., index, ill.

Britta Rupp-Eisenreich

- 1 LE LIVRE DE Dominic Boyer est à la fois captivant et décevant : captivant par une certaine candeur – celle d'un intellectuel américain qui veut comprendre de l'intérieur la problématique de deux Allemagnes idéologiquement et politiquement ennemies puis, au bout de quarante ans, reconstituées en un État-nation à dominante libérale ; décevant par l'organisation du texte, entremêlant l'analyse abstraite et l'approche directe des personnes interrogées, se présentant trop touffu pour que les deux manières d'aborder le sujet réussissent à s'articuler de façon vraiment convaincante.
- 2 Le titre du livre est prometteur : on s'attend à être éclairé sur des données élémentaires de ce que l'auteur nomme la « culture allemande », à savoir « Esprit » et « Système », liées par un rapport dialectique tel qu'on peut l'observer chez les intellectuels et en particulier les journalistes. Le sujet est vaste, et ce d'autant plus qu'il est d'emblée annoncé comme une « anthro-pologie » centrée sur le « savoir collectif dialectique » (« dialectical social knowledge »). Mais dès l'introduction (pp. 1-17), l'auteur en indique non seulement les développements très divers mais aussi les limites. Ainsi, dit-il, « ce livre, pour le meilleur ou pour le pire, prête attention à beaucoup de choses ». C'est précisément en raison de la grande « diversité du savoir collectif dialectique » qu'il fait appel à de « multiples modes et genres d'investigation, de représentation et d'interprétation » (p. 15). Conformément à ce principe se succéderont les chapitres consacrés respectivement :
 - 3 1) à une discussion « *conceptuelle* de la formation du savoir collectif dialectique » qui navigue de l'analyse marxienne de l'idéologie, en passant par la « théorie des tropes » et l'« analyse poétique », vers une « phénoménologie de l'expertise » (pp. 19-45) ;

- 4 2) au parcours *historique* du statut changeant de l'intelligentsia allemande tout au long du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle (pp. 46-98) ;
- 5 3) à la *comparaison* de la *politique culturelle* sous les deux totalitarismes, celui du III^e Reich et celui de la RDA (pp. 99-159).
- 6 La suite présente :
- 7 4) les résultats de l'enquête dite *ethnographique* auprès d'une bonne centaine de journalistes de l'ancienne RDA – une enquête totalisant 14 mois de séjours entre 1996 et 2004 (pp. 160-229) ;
- 8 5) une discussion abstraite de *théories informelles* (systémique chez Luhmann, centrée sur l'action communicationnelle chez Habermas), contrastant avec le *discours informel de bistrot*, transcrit textuellement, « ouvert », « dialogique » et « poétique », tenu en bon compagnonnage autour d'un *Stammtisch* berlinois (« table réservée ») avec certains des journalistes questionnés qui ont vécu le « système » de la RDA (pp. 230-270).
- 9 La conclusion (pp. 271-281) se veut une « application réflexive » de l'expérience de l'auteur lui-même en tant qu'universitaire américain en quête d'une réponse à la « crise » des sciences humaines qu'avant lui des sociologues allemands tels que Mannheim ont connue. Comment, se demande-t-il, l'universitaire peut-il prendre position contre des déterminismes extérieurs (l'envahissement du « savoir dialectique négatif », le « carnaval de la condition postmoderne ») en revalorisant le « dialecticisme positif » des potentialités intérieures, autrement dit le sens créatif ? Pour montrer *in fine* que l'activité intellectuelle doit se tenir « proche de la vie », le livre se termine sur un poème traduit du tchèque – expression du « feu mystérieux » de l'Esprit.
- 10 L'auteur, en effet, délibérément et de manière inhabituelle, organise son livre en allant de l'abstrait au concret, du discours impersonnel et académique au privé et à l'intime, du monde extérieur socialement déterminant à l'intériorité créative, bref, du Système à l'Esprit. La théorie y possède une valeur toute relative : si elle garde ses charmes heuristiques, elle ne fournit que le cadre au savoir anthropologique en se présentant comme « un monde de savoir social parmi d'autres ». Comme entrée en matière, on trouvera bien entendu le système philosophique de Hegel, mais élargi par l'affirmation que la dialectique (une spécificité, voire une obsession allemande) embrasse toutes les sphères de la vie – non seulement la théorie mais aussi les idéologies et mouvements politiques, la culture populaire et le quotidien. Il existe, selon l'auteur, deux modes du savoir dialectique : positif et négatif. Le premier s'exprime dans la *Bildung* (mise en valeur du potentiel intérieur typiquement allemande, et son résultat, la culture intellectuelle et spirituelle d'un individu), le second renvoie aux formes extérieures qui façonnent et/ou corrompent l'action créative ; il s'agit des forces déterminantes résumées par le terme *Prägung*, « empreinte, imprégnation ». [Il est à noter que le terme *Bildung* correspond à une notion devenue courante, synonyme d'éducation, alors que la *Prägung* demeure un terme réservé à des emplois spécifiques, notamment en psychologie et en éthologie ; il en découle que l'opposition repérée par l'auteur n'est pas ancrée dans la langue et garde une allure artificielle.]
- 11 L'étude se veut donc une anthropologie. Celle-ci a pour principal sujet d'étude le « savoir » qui est l'équivalent de « culture » au sens moderne, telle qu'elle a été définie depuis Tylor, Lévy-Bruhl, Durkheim, Radin, Malinowski, Turner et jusqu'à Clifford Geertz et James Clifford (p. 14). Sur le plan théorique, il est reproché à la critique

marxienne de l'idéologie et à la sociologie de la connaissance subséquente – bien qu'elles offrent des stratégies cruciales – de ne pas tenir compte des processus individuels et intersubjectifs dans la formation du savoir. Des variantes anthropologiques de la théorie des tropes sont censées y remédier. Dans le cas de l'Allemagne, il s'agirait des termes centraux et emblématiques de *Geist* (« esprit » ; terme à connotation religieuse, luthérienne), *Kultur* (« culture »), *Bildung* (« formation »), *Wissenschaft* (« science ») qui, avec la notion de *Volk* (« peuple »), vont se cristalliser dans l'imaginaire identitaire des classes moyennes allemandes et notamment du *Bildungsbürgertum*, la « bourgeoisie cultivée ». Chargée d'abord d'une mission historique – la formation du *Kulturstaat* (l'« État de culture », un terme forgé par Fichte) et de la nation elle-même –, cette élite supra-régionale dans la société hétérogène d'une Allemagne fragmentée se trouve à l'avant-garde de la modernisation. Les tropes-clés de l'« intériorité » allemande (*Geist*, *Kultur*, *Bildung*) seront ensuite codifiés en « totems lexicaux » de l'appartenance nationale, figures emblématiques de la germanité qui finiront par désigner l'essence dialectique du caractère allemand. Le trope-clé « Système », bien qu'à l'origine il ne soit pas un attribut exclusivement allemand, suivra une trajectoire comparable et se cristallisera comme « totem lexical » dans l'appareil des médias socialistes.

- 12 Dominic Boyer, au fond, veut savoir comment on peut être allemand. Comment on peut l'être aujourd'hui, en assumant les contradictions du passé : l'identification du soi national depuis la fin du XVIII^e siècle en fonction du rôle de modernisation du *Bildungsbürgertum* élitare (i.e. la bourgeoisie cultivée, ses professeurs, ses philosophes et ses poètes) ; le déclin de celle-ci alors que se met en place la bourgeoisie possédante ; puis, avec la dénonciation de la culture de masses et son système bourgeois (y compris la médiation juive décriée comme un facteur de corruption), surviendront les mouvements radicaux, ultranationaliste et socialiste, qui aboutiront l'un au parti national-socialiste, l'autre au parti unique de la RDA. Tous deux imposent une politique d'intégration culturelle qui par le contrôle total des médias vise à réaliser l'idéal du *Kulturstaat* : si les résultats de l'ère fasciste sont pauvres, la RDA réussit à créer une presse centralisée d'un type nouveau qui est décrite dans son fonctionnement et selon ses principes. Depuis, l'État socialiste et son système rattaché au modèle soviétique se sont effondrés, mais, à l'issue de cet événement remarquable et hors système de 1989/1990 qu'on appelle « retournement » (*Wende*), ses journalistes demeurent, réintégrés à des degrés divers après une période de rééducation. Ils se souviennent avoir été de toutes petites roues dans un engrenage, globalement fidèles au système et habitués à l'ordre imposé, mais maintenant ils se sentent conditionnés par les contraintes d'un autre système. Persiste aussi l'opposition Ouest/Est héritée de la guerre froide entre les sentiments identitaires stéréotypés et mutuellement dépréciatifs, aggravée par l'association culpabilisante entre germanité et nazisme, le « lourd fardeau du passé ». La division en deux États permet de renvoyer la faute de l'un à l'autre ; pour l'Allemagne unifiée, cette faute redevient elle aussi une et indivisible, mais l'Allemagne de l'Ouest étant en possession de presque tous les médias, elle tend à imputer à l'Allemagne de l'Est l'héritage encombrant, de même que se poursuit une certaine attitude condescendante, de colonisateur à colonisé. À travers toutes les narrations enregistrées par l'auteur, on perçoit donc l'inachèvement du processus de l'unification allemande. La très importante production éditoriale sur ce sujet qui a vu le jour en Allemagne depuis 1990 l'a toujours rappelé : il va falloir plusieurs générations pour que le traumatisme de la séparation soit absorbé.

- 13 Malgré la pléthore du discours abstrait, mal coordonné avec les parties descriptives, le livre est intéressant parce qu'il réussit à placer des choses bien connues et souvent analysées sous un autre angle ; en outre, il parvient à traiter d'une société et d'une histoire complexes dans une perspective anthropologique. Mais des questions restent ouvertes : suffit-il par exemple d'accomplir des promenades dans les ruines des bâtiments de la radiodiffusion de l'ancienne RDA en compagnie de leurs occupants d'antan pour parler d'« enquête ethnographique » ? Livré à l'état brut, en dehors de tout cadre économique ou institutionnel, le discours engrangé est-il réellement significatif ? Quant au jugement qui déclare la science dégradée par le positivisme et le matérialisme, le tableau historique tracé aurait-il été le même si l'analyse avait retenu aussi l'émancipation, à la fin du XIX^e siècle, des « sciences de l'esprit » (*Geisteswissenschaften*), grâce à Dilthey et ses successeurs ? Si, comme l'affirme l'auteur, la dialectique est omniprésente, pourquoi l'avoir amputée d'éléments importants tels que les dimensions linguistique et ethnique fondamentales dans la définition de la germanité, ou encore les oppositions Nord/Sud et protestantisme/catholicisme, tout aussi prégnants que les rapports Est/Ouest, aujourd'hui sur le devant de la scène ? Car à cet égard le titre du livre est trompeur : l'étude ne couvre pas toute la culture intellectuelle allemande, elle reste confinée dans le nord protestant, et quand il lui arrive de parler de la *Kulturnation* dans son ensemble – la nation idéale, jamais réalisée, définie par la culture voire la langue, à la différence de l'État-nation –, il la désigne sous le vocable neutre de l'« Europe centrale de langue allemande ». Et enfin, l'échantillon de journalistes est-il représentatif du collectif global des « intellectuels » (dans la mesure où un tel collectif existe) ?
- 14 Dans l'ensemble, l'ouvrage atteste d'une parfaite maîtrise de la langue allemande, quelques nuances ayant échappé à l'auteur mises à part : ainsi, l'homonymie non reconnue de *Störer* (un « individu qui dérange »/« travailleur à la tâche qui va de ferme en ferme ») l'a mis sur une fausse piste qui porte atteinte à l'argumentation (p. 63) ; dans le mot composé *Stammtisch* (« table réservée »), le *Stamm* ne renvoie pas à « tribu », « tribal », mais vient de *stammen*, *angestammt*, et signale une appartenance (p. 249) ; la formation du pluriel défini et indéfini est parfois incorrecte (ex. : *die Gebildeten/Gebildete*, p. 283) ; enfin, la particule aristocratique « von » ne figure normalement pas avant le nom dans une liste alphabétique (p. 306).

AUTEUR

BRITTA RUPP-EISENREICH

EHESS, Paris.

britta.rupp-eisenreich@orange.fr